



HAL
open science

Mieux vaut une avarie qu'une avanie. Les officiers de marine face à la honte d'une expérience combattante jugée indigne (été 1914-hiver 1915)

Jean de Préneuf, Thomas Vaisset

► **To cite this version:**

Jean de Préneuf, Thomas Vaisset. Mieux vaut une avarie qu'une avanie. Les officiers de marine face à la honte d'une expérience combattante jugée indigne (été 1914-hiver 1915). *Bellica. Guerre, histoire et sociétés*, 2024, 1, pp.79-93. <10.70958/bellica.v1i1.2728>. <hal-04859915>

HAL Id: hal-04859915

<https://normandie-univ.hal.science/hal-04859915v1>

Submitted on 31 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Mieux vaut une avarie qu'une avanie.
Les officiers de marine face à la honte d'une expérience combattante jugée indigne
(été 1914-hiver 1915)

Bellica. Guerre, histoire et sociétés, n°1, 2024, p. 93-109.

Jean de Préneuf, université de Lille, IRHiS-CNRS 8529/Service historique de la Défense
Thomas Vaisset, université Le Havre Normandie, IDEES-CNRS 6266

Le brillant succès obtenu par nos armées de terre rend encore plus pénible l'inaction dont nous souffrons ici. Il nous faudrait faire quelque chose. Le prestige de la Marine française l'exige. [...] On objecte en vain les avaries probables. Mieux vaut des avaries graves à des bâtiments que l'avanoie majeure que subirait notre honneur et notre réputation à ne rien faire. Mieux vaut dix bateaux au fond qu'une telle tâche. Après la guerre, chacun montrera ses blessures. Où seront les nôtres ? Ne serait-ce pas une honte que de ramener au port des bâtiments sans aucune éraflure ? Enfin, l'ennemi finira par croire que nous avons peur en voyant que nous n'entrons pas dans l'Adriatique.

Ces lignes, extraites du journal de bord du lieutenant de vaisseau Raoul Castex, sont écrites alors que l'officier de manœuvre du cuirassé *Danton* vient d'apprendre à Malte la victoire de la Marne¹. Les mots de ce jeune cadre de la 1^{re} escadre de l'Armée navale, qui regroupe le fer de lance du corps de bataille français en Méditerranée, donnent à voir l'état d'esprit de la plupart des officiers de marine devant la tournure imprévue de la guerre. Alors que, contre toute attente, la flotte austro-hongroise refuse le combat et reste à l'abri de ses ports, le commandement français choisit de s'en tenir à un blocus à distance afin d'éviter un assaut frontal jugé suicidaire contre des bases puissamment défendues. Il est peu de dire que cette posture déçoit dans les carrés et suscite l'incompréhension dans la presse. Les marins sont en effet entrés en guerre avec pour horizon d'attente une bataille livrée escadre contre escadre. Ils se sont préparés à remporter à cette occasion une victoire espérée rapide et décisive, un succès aussi glorieux que meurtrier. Ces hommes baignent en effet dans une mystique de l'offensive fondée sur l'exaltation du courage viril face au feu adverse. Ils sont imprégnés par une vision du navaliste monde d'inspiration mahanienne selon laquelle l'acquisition volontariste de la maîtrise de la mer est la clef du salut de la nation². Et voilà qu'ils en sont réduits *nolens volens* au bon vouloir d'un ennemi qui ne se comporte pas conformément aux schémas établis. Cette situation est d'autant plus inconfortable que les marins opèrent loin de la métropole et de leurs proches, et qu'ils sont peu exposés au danger, au moment même où leurs camarades de l'armée de Terre parviennent à stopper *in extremis* l'avancée allemande vers la capitale au prix de combats très meurtriers et présentés comme héroïques. Le sentiment de frustration, mais aussi de honte, est à la hauteur du désarroi. Il s'affiche abondamment dans les écrits du for privé. Journaux de bord et correspondances disent sans fard l'estime de soi atteinte, l'honneur du « Grand Corps » ébranlé et la réputation de la Marine compromise.

¹ Service historique de la Défense, archives de la Marine conservées à Vincennes (désormais SHD-MV), 125 GG² 1, papiers Castex, Raoul Castex, *Journal de bord*, t. 1, 1^{er} août - 9 novembre 1914, mention du 14 septembre 1914.

² Martin MOTTE, *Une éducation géostratégique. La pensée navale française de la Jeune École à 1914*, Paris, Economica, 2004. Théoricien du navalisme, l'amiral américain Alfred T. Mahan postule dans *The Influence of Sea Power Upon History* (1890) que le mètre étalon de la puissance est la maîtrise de la mer qui repose sur la capacité de la flotte de guerre à détruire celle de l'adversaire dans une bataille décisive entre escadres.

Cet article entend tout d’abord tenter de saisir les manifestations et les ressorts de la honte qui s’exprime parmi les officiers dans les premiers mois de la Première Guerre mondiale, pour ensuite analyser la façon dont ces hommes s’efforcent de s’en accommoder et de la dépasser. Le passage déstabilisant d’une guerre offensive et courte à un conflit d’usure marqué par le primat de la défensive se déploie à terre et en mer selon des temporalités proches. Alors que la fin de la course à la mer sonne le glas de la guerre de mouvement sur le front occidental fin novembre 1914, le torpillage du cuirassé *Jean Bart*, le navire-amiral de l’Armée navale, le 21 décembre 1914, puis le déclenchement de la première campagne sous-marine à outrance allemande, en février 1915, mettent aussi un terme à l’illusion d’une guerre brève, ici fondée sur la recherche d’une bataille décisive entre escadres. S’ils ne dissipent pas le malaise de combattants désorientés, ces événements qui, sauf exception, n’avaient pas été anticipés, marquent un tournant vers un autre régime conflictuel, celui d’une guerre d’usure dominée par le primat du contrôle des routes maritimes et le blocus des bases ennemies avec très peu d’affrontements directs d’ampleur³.

Le choix a été fait de limiter cet article à l’expérience combattante à la mer qui demeure un angle relativement aveugle de l’historiographie, surtout comparée à celle des poilus ou à celle, très dynamique, consacrée aux « As » de la guerre aérienne⁴. Il existe certes quelques exceptions avec des travaux qui accordent une place importante à la dialectique des mémoires et aux représentations littéraires⁵, mais le vécu guerrier des marins embarqués reste, en fait, d’hier à aujourd’hui, largement invisibilisé. D’abord puisqu’il s’agit d’une expérience très minoritaire, que ce soit en termes d’effectifs engagés, environ 115 000 hommes dont 45 000 mobilisés servant au sein de la Marine nationale au 1^{er} janvier 1915, ou de pertes, comprises entre 12 000 et 18 000 morts à la fin du conflit. Mais aussi, parce qu’elle est singulière et plus délicate à saisir que les affrontements terrestres, que ce soit au plan physique ou matériel. Les espaces maritimes étant caractérisés par leur fluidité, leur hostilité et leur immensité, le combat y est beaucoup plus sporadique et le contact avec l’ennemi plus fugace. La délimitation du champ de bataille y est plus floue et temporaire. Sa vision par les combattants, dont la plupart servent confinés à l’intérieur des coques des navires et des sous-marins, est encore plus parcellaire et réduite que celle des fantassins et sapeurs, cavaliers et artilleurs, sans même parler de celle des aviateurs. Les conséquences économiques et sociales des affrontements navals sont plus difficiles à saisir qu’à terre, excepté dans les régions littorales. Enfin, les traces physiques du champ de bataille à l’issue du combat – que ce soit les épaves ou les corps – demeurent peu visibles et accessibles, voire sont à jamais disparues⁶. Il s’agit donc de questionner l’expérience sensible de la honte au sein d’une catégorie singulière et peu connue des combattants des débuts de la Grande Guerre.

³ Ce découpage est consacré aussi bien par Lawrence SONDHAUS, *The Great War at Sea. A Naval History of the First World War*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014 que Paul G. HALPERN, *A Naval History of World War I*, Annapolis, Naval Institute Press, 1994.

⁴ Antoine PROST et Jay WINTER synthétisent les principaux enjeux de la violence combattante dans *Penser la Grande Guerre. Un essai d’historiographie*, Paris, Seuil, 2004, p. 30-54. Depuis, de nombreux travaux en ont analysé tel ou tel aspect, notamment le combat aérien. Par exemple Stéphane TISON, « Du sportsman au combattant : archéologie de la figure de l’as, 1910-1916 », in Luc ROBÈNE (dir.), *Le Sport et la Guerre, 19^e-20^e siècles*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p. 345-355 ou Damien ACCOULON, *Les ailes de la gloire. Les « As » de l’aviation dans les sociétés allemande et française (1914-1939)*, Thèse, Université Paris Nanterre, 2023. Une des rares tentatives de cerner l’expérience combattante des marins, ici à bord des flottilles de surface, est l’article d’Olivier GOMEZ, « “Tranchées mouvantes”... Vivre et combattre sur les torpilleurs et contre-torpilleurs de la Zone des Armées du Nord », *Revue d’histoire maritime*, n° 20, 2015/1, p. 43-64.

⁵ Jean-Baptiste BRUNEAU, « La Marine française dans la Grande Guerre à l’épreuve de la littérature », *Revue d’histoire maritime*, n° 20, 2015/1, p. 157-175.

⁶ Catherine DENYS, Benjamin DERUELLE et Gilles MALANDAIN (éd.), *Après la bataille. Mémoires et usages des champs de bataille, du XVII^e siècle à nos jours*, Villeneuve-d’Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2023.

Ce sentiment procède de la transgression réelle ou supposée d'une norme sociale et de la perception de celle-ci par un individu ou un groupe. Son expression renvoie à une atteinte à l'estime de soi et à celle des groupes auxquels l'individu se sent appartenir⁷. La honte est blessure d'amour propre éprouvée dans le regard de l'Autre, du moins dans ce que l'on croit discerner ou que l'on redoute dans son regard. Cet Autre peut être concomitamment conjoint, frère ou sœur, père ou mère, fils ou fille, civil ou militaire, chef ou subordonné, pair de l'armée de Terre, allié ou ennemi. Car la guerre est un espace-temps transactionnel à entrées multiples qui est construit, pensé et ressenti comme un théâtre⁸. Le combat est représenté comme une épreuve de vérité, une ordalie révélatrice des vertus, une épiphanie de l'honneur et du déshonneur. La honte naît quand l'individu éprouve douloureusement – y compris de manière physique – la conviction de déroger à sa dignité. Cette sensation de manquement à l'image de soi peut être du fait de l'individu ou de celui de son groupe d'appartenance, selon une « logique de l'honneur » fondée sur le respect d'un code de valeurs socialement construit et attaché à un statut personnel et collectif⁹. La honte est donc inséparable du déshonneur qui est autant celui de l'individu, inséré dans des communautés¹⁰, mais attaché à la distinction de lui-même au-delà des assignations identitaires¹¹, que du groupe. Ce dernier est ici celui des officiers de marine, ce « Grand Corps » qui se pense comme l'incarnation de la Marine nationale. Dans cette conception de l'état militaire, l'honneur de l'institution et celui de ses chefs sont ontologiquement liés.

Dans le cadre limité de cet article, le choix a été fait de se concentrer sur les seuls officiers de marine d'active issus de l'École navale. Ce groupe d'officiers de carrière restreint d'environ 2 000 hommes est relativement homogène, tant par son recrutement social et sa formation¹², que ses habitus et la manière dont il se représente. Au sein d'une conception organique et aristocratique de la nation, les officiers de marine se perçoivent comme un ordre laïc garant de l'existence et de la pérennité du pays¹³. L'expérience sensible de ces cadres de carrière semble aussi plus aisée à approcher pour l'historienne et l'historien que celle d'équipages pléthoriques et hétérogènes. Ces derniers, qui rassemblent matelots et officiers-mariniers, sont beaucoup plus nombreux et diversifiés, en raison d'un recrutement qui mêle inscrits maritimes, engagés volontaires et conscrits aux origines et aux identités éclatées. Par ailleurs, l'écriture de soi des officiers de tous grades est plus accessible du fait d'un régime

⁷ Damien BOQUET, *Sainte vergogne. Les privilèges de la honte dans l'hagiographie féminine au XIII^e siècle*, Paris, Classique Garnier, 2020 ; Ute FREVERT, *The Politics of Humiliation. A Modern History*, Oxford, Oxford University Press, 2020.

⁸ Sur le modèle transactionnel de la guerre, voir Paul VO-HA, *Rendre les armes. Le sort des vaincus, XVI^e-XVII^e siècles*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2017. Nous nous permettons également de renvoyer à Claire MIOT, Thomas VAISSET et Paul VO-HA, « Introduction. Pour une approche transactionnelle de la guerre : penser les conflits armés au prisme de la sortie des combats », in Claire MIOT, Thomas VAISSET et Paul VO-HA (éd.), *Cessez-le-feu, cesser les combats ? De l'époque moderne à nos jours*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2022, p. 9-32 et Bernard GAINOT, Claire MIOT, Thomas VAISSET et Paul VO-HA, « Conclusion. La guerre comme relation : violence, négociations, échanges et compromis », in *Ibid.*, p. 263-280.

⁹ Hervé DRÉVILLON, « Qu'est-ce que l'honneur ? », *Inflexions*, n° 27, 2014/3, p. 19-29, Marie GAUTHERON (éd.), *L'honneur. Image de soi ou don de soi : un idéal équivoque*, Paris, Autrement, 1991 ; Philippe D'IRIBARNE, *La logique de l'honneur. Gestion des entreprises et traditions nationales*, Paris, Seuil, 1989.

¹⁰ Ute FREVERT, « Émotions perdues et émotions retrouvées à l'ère contemporaine », in Anne-Claude AMBROISE-RENDU, Anne-Emmanuelle DEMARTINI, Hélène ECK et Nicole EDELMAN (éd.), *Émotions contemporaines XIX^e-XXI^e siècles*, Paris, Armand Colin/Recherches, 2014, p. 45-68.

¹¹ Bernard LAHIRE, *La culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte, 2004.

¹² De 1902 à 1914, 80 % des officiers de marine sont formés à l'École navale, 4 % à Polytechnique et 16 % sont issus d'autres modes de recrutement (essentiellement de la maistrance) d'après le vice-amiral Maurice Grasset, (SHD-MV, 1 BB⁸ 21, note pour le ministre n° 1820 EMG 1, 10 septembre 1923).

¹³ Jean MARTINANT DE PRÉNEUF, *Mentalités et comportements religieux des officiers de marine sous la Troisième République*, Thèse, Université Paris X-Nanterre, 2007.

relativement unifié de production, de diffusion et de conservation. Beaucoup d'écrits du for privé ont en effet été versés au Service historique de la Défense ou ont été publiés dès le conflit ou aussitôt après, ce qui est loin d'être le cas pour les autres catégories de marins¹⁴.

L'expérience combattante saisie ici sera celle des officiers de carrière, car celle des équipages et officiers marinières est bien moins facilement accessible, plus complexe à appréhender et mal connue, car encore très peu étudiée. S'il existe des travaux - peu nombreux certes - sur les équipages de la *Royal Navy* et de l'*US Navy* au premier XX^e siècle, ce n'est pas le cas pour ceux de la Marine nationale, à l'exception de ceux centrés sur les mutineries de 1919¹⁵. Pour analyser la honte chez les marins, au sens de l'ensemble des hommes servant dans la Marine nationale, quel que soit leur grade, il faudrait être capable de comprendre et ensuite de confronter les expériences combattantes des uns et des autres. En se concentrant sur les officiers de marine, cette étude entend apporter une première pierre à l'édifice. Pour autant, il faut tenir compte de ce que l'on sait du regard porté par les rares membres des équipages qui ont laissé des écrits sur le comportement des officiers, sans pour autant être dupe des limites de ce corpus, à commencer par son manque de représentativité et l'agenda politique des auteurs mis en évidence par les travaux de Jean-Baptiste Bruneau¹⁶.

Au sein d'un corpus d'écrits du for privé riche et diversifié, il convient de prendre la mesure de différents registres dans l'expression des émotions. Les journaux intimes ou de bord qui nous sont parvenus quasi *in extenso* sont d'abord pensés par leurs auteurs comme un miroir tendu à eux-mêmes. Ils portent la marque de la culture professionnelle des officiers de marine. Ils sont moins des carnets intimes au sens classique du terme que des documents hybrides et composites, à mi-chemin d'un journal de bord et d'un journal de navigation. Quant aux correspondances échangées avec les proches, elles relèvent d'une autre économie du sensible¹⁷. Les liens épistolaires, selon qu'ils sont entretenus dans un cadre conjugal, fraternel, filial ou amical, répondent à des modes d'expression distincts et normés des émotions. Le respect des conventions sociales implique par exemple une asymétrie entre générations dans l'exposition de soi. Un officier de marine se doit ainsi de faire preuve de davantage de réserve dans l'affirmation de ses sentiments quand il s'adresse à son père que ce qu'un jeune officier s'autorise à formuler dans les lettres destinées à sa mère. Au-delà de ces nuances, l'ensemble de ces écrits sont modulés par une gestion de l'absence propre à l'embarquement, une expérience singulière qui mêle, plus encore qu'à terre, vie communautaire et promiscuité, isolement et éloignement¹⁸.

Ces documents permettent d'approcher la temporalité plurielle de l'expérience des combattants de 1914-1918 qui allie anticipation, mémorisation, émotion, narration, mais aussi occultation et refoulement¹⁹. Ambitionnant de saisir l'expression de la honte et de l'humiliation sur le vif, au plus près des acteurs, à hauteur de passerelle et de carré, cet article se concentre

¹⁴ En dépit de son titre, *Jean Le Gouin. Journal d'un simple matelot de la Grande Guerre*, l'ouvrage de César Fauxbras, pseudonyme de Gaston Steckerman, n'est par exemple ni un journal, ni un témoignage, car l'auteur n'a pas assisté à plusieurs des faits qu'il relate. Voir Jean-Baptiste BRUNEAU, « Jean Le Gouin : témoin de la Grande Guerre sur mer ? », in Jacques FRÉMEAUX, Martin MOTTE et Antoine SCHÜLÉ (dir.), *Guerre et littérature. T. II. De 1914 à nos jours*, Paris, 2019, p. 139-178.

¹⁵ Chris MADSEN, « A Saloir's Vies Of Early Service in the Marine nationale on the Eve of the First World War », *The Northern Mariner/Le marin du nord*, vol. 33, 2023/2, p. 245-272.

¹⁶ *Ibidem* et J-B. BRUNEAU, « La Marine française dans la Grande Guerre... », art. cit.

¹⁷ Clémentine VIDAL-NAQUET, *Couples dans la Grande Guerre. Le tragique et l'ordinaire du lien conjugal*, Paris, Les Belles Lettres, 2014.

¹⁸ Jean DE PRÉNEUF et Thomas VAISSET, « L'alliance, l'ancre et la plume : lien conjugal et économie de l'absence chez les femmes d'officiers de marine (mi XIX^e-mi XX^e siècle) », in Emmanuelle CHARPENTIER et Benoît GRENIER (éd.), *Femmes face à l'absence de l'Antiquité à l'époque contemporaine : terre, mer, outre-mer (Europe-Amérique du Nord)*, Pessac, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 2022, p. 55-69.

¹⁹ John HORNE, « Entre expérience et mémoire : les soldats français de la Grande Guerre », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 60, 2005/5, p. 903-919.

sur la parole des seuls marins, officiers subalternes, supérieurs et généraux, en excluant les écrits contemporains des commentateurs, officiels ou pas, ou les productions *a posteriori* des marins. Néanmoins, quelle que soit la richesse de ce matériau, les conditions de leur conservation et, le cas échéant, de leur publication en relativisent la portée. Cet examen des écrits de soi a donc été complété par des sondages dans les archives opérationnelles de la Marine, en se focalisant sur l'entrée en guerre, les principales opérations et les grands accidents. S'il n'existe pas alors d'équivalent des rapports sur le moral, dont l'historiographie a montré toutes les limites²⁰, les documents officiels au format très normé produits par les seuls officiers renferment ponctuellement des annotations explicites quant à l'état d'esprit des équipages, qui donnent à voir celui du rédacteur. Ces textes en apprennent en effet autant sinon plus sur l'horizon d'attente de chefs, dont l'écriture contrainte s'inscrit dans un cadre hiérarchique, que sur la réalité des sentiments de leurs subordonnés, telle qu'elle transparait dans leurs correspondances et journaux privés. Mais ce décalage tout comme les nombreuses omissions font sens.

À défaut d'autoriser une approche quantitative et statistique, ce corpus offre la possibilité de saisir les nuances de l'expérience combattante au sein d'un groupe cohérent dans son rapport au monde. Est-ce que cette homogénéité continue à se déployer dans le ressenti et l'expression de la honte en contexte de guerre, comme dans la façon de la contrôler, de la dépasser et de la conjurer ? En outre, suivre les manifestations intimes et collectives de la honte peut être un révélateur, au sens chimique du terme, qui permet d'interroger l'articulation du sensible avec les réalités technico-opérationnelles et institutionnelles alors que l'historiographie tend à postuler leur synchronisation. Les mentalités, comportements et représentations, ainsi que l'éthos des combattants ne sont en effet censés évoluer vraiment qu'à partir du moment où la Marine est réorganisée autour de la guerre sous-marine à partir de la seconde moitié de l'année 1915.

Une inaction jugée honteuse, mais en décalage avec la réalité de l'activité opérationnelle

La honte ressentie par les officiers de marine trouve ses racines dans les conditions opérationnelles très déstabilisantes de l'été 1914. Celles-ci privent en effet les acteurs de l'opportunité de vivre une expérience combattante conforme à un système de valeurs qui participe d'une éthique chevaleresque, héroïque et viriliste, selon une posture dont les marins n'ont évidemment pas l'apanage²¹. Avant même que la honte ne soit mentionnée, la frustration et l'ennui sont évoqués dans les écrits des marins. Frustration face à l'absence de combat d'ampleur entre escadres à cause d'un ennemi qui se dérobe, et alors que l'attente de l'engagement guerrier les a placés dans une éprouvante tension émotionnelle²². Ennui devant la monotonie de patrouilles sans combats, notamment en Adriatique où l'Armée navale ne croise que trop rarement à leurs yeux. Castex en est l'un des chroniqueurs les plus désabusés :

Ainsi, nos opérations contre l'Autriche paraissent se réduire à ce barrage du canal d'Otrante, attitude passive, géographique, ingrate et assommante. Nous voilà devenus les concierges de l'Adriatique. Nous semblons, peut-être sur ordre

²⁰ André LOEZ, « Pour en finir avec le "moral" des combattants », in Jean-François MURACCIOLE et Frédéric ROUSSEAU (éd.), *Combats. Hommage à Jules Maurin*, Paris, Michel Houdiard éditeur, 2010, p. 106-119.

²¹ Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, « La Grande Guerre et l'histoire de la virilité », in Alain CORBIN, Jean-Jacques COURTINE et Georges VIGARELLO (éd.), *Histoire de la virilité*, tome 2 : *Le triomphe de la virilité. Le XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 2011, p. 403-410 ; George L. MOSSE, *L'Image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*, Paris, Éditions Abbeville, 1997, p. 56-58.

²² Hervé MAZUREL, « Enthousiasmes militaires et paroxysmes guerriers », in Alain CORBIN, Jean-Jacques COURTINE et Georges VIGARELLO (éd.), *Histoire des émotions*, tome 2 : *Des Lumières à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 2016, p. 243.

supérieur, avoir abandonné toute idée d'offensive dans cette mer, avec tous les avantages moraux inhérents²³.

Ennui aussi lors des longues pauses opérationnelles à La Valette qui sert de base arrière. Les officiers ne cessent de déplorer « l'inaction » – terme qui revient à treize reprises entre août et décembre 1914 dans le journal de Castex – et une conduite « passive », que l'on reste au port ou que l'on se contente de patrouiller à distance du canal d'Otrante dans une logique de contrôle de la mer et de *Sea Denial*. Dépit, tristesse et amertume, pénibilité et crispation²⁴, toute une palette d'émotions et de sensations est ainsi convoquée pour manifester le désarroi qui précède l'expression de la honte. Ce dernier terme n'apparaît cependant que rarement, comme dans ce courrier du lieutenant de vaisseau Ballande rédigé le 10 octobre alors que le croiseur-cuirassé *Gambetta* est au mouillage :

Nous sommes à Malte depuis trois jours. Nous sommes tous profondément attristés de notre inaction. Je rentrerai honteux dans mon pays d'avoir si peu fait pour lui. Ah ! tu ne peux connaître l'amertume des sentiments qui broient mon cœur à cette pensée. Nous brûlons du désir d'agir²⁵.

L'expérience est jugée émoullissante et débilitante, démoralisante et dé-virilisante. S'exprime ici une conception tout à la fois incarnée, sensible et genrée de la guerre. De nombreux officiers, à l'image de Ballande, déplorent de manière explicite « le rôle passif que nous jouons » du fait des choix opérationnels du commandement²⁶. Au-delà des divergences quant aux options tactiques et stratégiques, l'utilisation péjorative et récurrente de ce terme témoigne de la prégnance du modèle militaro-viril dans la Marine à la veille de la Grande Guerre. Le combat est pensé et vécu comme une métaphore inconsciente de l'acte sexuel, dans lequel seul l'homme est actif et qui, par sa dimension anthropologique, n'est pas propre aux marins. Par ailleurs, on relève dans ce groupe la prégnance de l'imaginaire phallique associé aux représentations des armements terrestres qui perdure au cours des deux guerres mondiales et au-delà²⁷. En effet, tout au long de la course aux armements navals qui fait rage depuis le début du XX^e siècle, le calibre de l'artillerie principale des cuirassés n'a cessé d'être considéré comme le mètre étalon de la puissance sur mer par tous les acteurs et les observateurs, civils comme militaires, en France et à l'étranger²⁸. Leur non-utilisation traduit concrètement autant qu'elle symbolise métaphoriquement l'impuissance de l'Armée navale et de ses cadres.

Les officiers de marine du temps sont aussi habités par un référentiel héroïque hérité de l'Antiquité et alors largement partagé. Il fait du courage physique démontré au cours d'un combat réglé entre pairs, comme du sacrifice suprême consenti pour la Cité, un idéal qui apporte la reconnaissance sociale selon une mystique qui trouve un prolongement dans les cultures chrétienne et républicaine²⁹. La correspondance de Jean du Plessis de Grénédan témoigne de cet horizon d'attente quand il rapporte le sentiment des jeunes officiers face à l'absence d'esprit offensif dans les premières semaines de la guerre :

²³ SHD-MV, papiers Castex, 125 GG² 1, *Journal de bord*, art. cit., mention du 18 août 1914.

²⁴ SHD-MV, papiers Gouton, 287 GG² 1, *Journal de l'EV Pierre Gouton tenu du 3 août 1914 au 21 octobre 1915*, mention du 16 août 1914 ; Pierre DUPOUEY, *Lettres du Lieutenant de vaisseau Dupouey*, Paris, Nouvelle Revue française, 1922 (8^e édition), lettre du 13 août 1914, p. 49 ; Joseph DE PAMPÉLONNE, *Lettres d'un marin (1914-1917). L'Adriatique. Les Daradannelles*, Lyon, J.B. Roudil, 1928, p. 97.

²⁵ Charles BALLANDE, *Extraits de ses lettres*, Paris, Fischbacher, 1916, lettre du 10 octobre 1914, p. 14.

²⁶ *Ibidem*, lettre du 18 novembre 1914, p. 18.

²⁷ Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, *Combattre. Une anthropologie historique de la guerre moderne (XIX^e-XXI^e siècle)*, Paris, Seuil, 2008, p. 257.

²⁸ Jan RÜGER, *The Great Naval Game: Britain and Germany in the Age of Empire*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007.

²⁹ Jean MARTINANT DE PRÉNEUF, *Mentalités et comportements religieux...*, *op. cit.*, p. 531-533 et 637-639.

Nous n'avons rien fait là-bas [au Cameroun]. Sans doute, notre rôle était en lui-même modeste ; mais nous avons été au-dessous de notre rôle. De retour ici [Toulon], tous ceux qui reviennent de Chine, de l'Adriatique, d'Islande, tous nous disent qu'ils ont été inférieurs à leur rôle³⁰.

Du Plessis de Grénédan s'enthousiasme en revanche à l'heure de rendre compte du rôle décisif joué du garde-côtes cuirassé *Requin* et du croiseur *D'Entrecasteaux* dont l'artillerie brise nette l'offensive ottomane sur le canal de Suez en février 1915. « Voilà une journée qui fut glorieuse pour la marine française ! », écrit-il à sa mère. Sa frustration exprimée après l'interception avortée des bâtiments allemands opérant au large des côtes algériennes dans les premiers jours du conflit donne à voir le lien qui est fait entre la reconnaissance sociale et professionnelle, et le fait de délibérément risquer la mort au combat : « Hier soir, nous devions appareiller pour Alger. Ce matin, devant Bône, nous aurions trouvé le *Goeben*, dix fois plus puissant que nous. C'eût été la joie. Nous aurions eu notre part de gloire ; mais il est en autrement »³¹. Dans la correspondance de cet officier au catholicisme exacerbé s'affirme une survalorisation du sacrifice que l'on décèle également chez ses coreligionnaires tels Georges Thierry d'Argenlieu, André Ducos ou Pierre Dupouey. Ces hommes témoignent d'une aspiration profonde, mais contrariée et, partant douloureuse, de ne pas avoir l'opportunité de se conformer au sort du Christ en donnant leur vie pour la France. Ils assimilent en effet sa défense à celle de la foi³², selon un schéma que l'on retrouve chez de nombreux cadres de l'armée de Terre³³.

Ce qui est rapporté est en fait en partie décalé par rapport à la réalité opérationnelle. Le topos de l'inaction est présent dans la plupart des lettres et des journaux de bord dès les premières semaines du conflit, en particulier chez les officiers servant sur les cuirassés de l'Armée navale. Pourtant, jusqu'au torpillage du cuirassé *Jean Bart*, le navire-amiral de la flotte, en décembre 1914, et surtout du croiseur-cuirassé *Léon Gambetta*, en avril 1915, la Marine nationale n'hésite pas à s'engager en Adriatique³⁴. La véritable inaction, du moins la raréfaction des déploiements des bâtiments les plus importants au-delà d'Otrante, ne débute qu'au printemps 1915. La perte d'un bâtiment de premier rang aurait en effet une portée politique désastreuse. Son impact militaire serait aussi considérable, car la France ne bénéficie pas d'une marge de supériorité décisive en Méditerranée d'autant que la construction des grandes unités a été interrompue pour réorienter l'activité des arsenaux vers le soutien des opérations terrestres.

La mention explicite du sentiment de honte à l'égard de l'inaction reste toutefois rare. Le pas n'est franchi que quand les officiers constatent avec amertume et, le plus souvent indignation, que leur situation résulte, selon eux, d'une décision délibérée du commandement qui refuse de braver le sort en s'attaquant directement aux bases austro-hongroises de Pola et Cattaro. L'émotion est très forte, et son expression particulièrement virulente, parmi les officiers subalternes, mais elle transcende en fait les grades et les affectations, et donc, les

³⁰ Lettre de Jean du Plessis de Grenadan à sa tante, 28 décembre 1924, citée dans Joachim DU PLESSIS, *La vie héroïque de Jean du Plessis, commandant du « Dixmude » 1892-1923*, Paris, Plon, 1924, p. 126.

³¹ Lettres de Jean du Plessis de Grenadan à sa mère, 6 février 1915 et du 4 août 1914, citées dans *Ibidem.*, respectivement p. 130 et 118.

³² Thomas VAISSET, *L'amiral d'Argenlieu. Le moine-soldat du gaullisme*, Paris, Belin, 2017, p. 75-86 ; André DUCOS, *Sous le col bleu, Eugène Conort*, Paris Le Livre du marin, 1921 ; Joachim DU PLESSIS, *La vie héroïque...*, *op. cit.* ; P. DUPOUEY, *Lettres...*, *op. cit.*

³³ Annette BECKER, *La guerre et la foi. De la mort à la mémoire 1914-1930*, Paris, Armand Colin, 1994 ; Xavier BONIFACE, *Histoire religieuse de la Grande Guerre*, Paris, Fayard, 2014.

³⁴ Thomas VAISSET, « Interdire la mer ou s'interdire la mer ? La Marine nationale et le blocus du canal d'Otrante (août 1914-mai 1915) », in Jean de PRÉNEUF, Eric GROVE et Andrew LAMBERT (éd.), *Entre Terre et Mer. L'occupation militaire des espaces maritimes et littoraux en Europe de l'époque moderne à nos jours*, Paris, Economica, 2014, p. 351-368.

générations. La honte procède d'une posture qui empêche les marins de s'inscrire, comme ils aspirent à le faire, dans le sillage de l'héroïsme de leurs anciens, dont l'exemplarité au combat, célébrée par l'institution navale, les oblige. La chaîne des temps et la lignée censée unir combattants d'hier et d'aujourd'hui sont rompues. Cette brisure est insupportable à des hommes formés dans le culte de la tradition et dont la conception de l'histoire trahit la permanence de l'*historia magistra vitae*, au-delà de l'émergence globale d'un régime moderne d'historicité³⁵. En témoigne la manière dont, début octobre, le lieutenant de vaisseau Ballande, de spécialité fusilier, commente l'action des marins déployés à terre en faisant référence aux combats de 1870 : « Nous avons heureusement sur le front quelques régiments de marins, qui se montrent dignes de leurs prédécesseurs du Bourget et qui combattent vaillamment. Plusieurs de leurs officiers ont été tués, et j'en suis fier »³⁶.

En fait, au-delà de l'absence d'exposition aux périls du combat, tout ce qui semble déroger à un éthos chevaleresque très présent au sein du « Grand Corps » suscite le malaise et est générateur d'humiliation³⁷. L'incapacité à empêcher les bombardements de Bône et Philippeville par le croiseur de bataille *Goeben* et le croiseur léger *Breslau* de la *Mittlemeerdivision*, au matin du 4 août 1914, est ainsi considérée comme une tache. Elle est jugée d'autant plus déshonorante qu'il s'agit de villes ouvertes, les marins ne parvenant pas à protéger leurs populations civiles. « J'en pleurerais de rage », écrit par exemple le lieutenant de vaisseau Louis Vennin à sa femme³⁸. Loin des comptes-rendus dithyrambiques de la presse et des communiqués martiaux du ministère de la Marine³⁹, le capitaine de frégate Jules Docteur, sous-chef d'état-major de l'Armée navale embarqué sur le cuirassé *Courbet*, dit quant à lui sa gêne à l'heure de rendre compte du combat d'Antivari. Le 15 août 1914, lors de son premier déploiement en Adriatique, la flotte française envoie par le fond le croiseur-léger austro-hongrois *Zenta* au cours d'un bref affrontement à sens unique : « Un marteau-pilon pour écraser une mouche ! Ce n'est pas glorieux pour nous »⁴⁰. Pour Louis Vennin, ce n'est pas un « beau combat », mais un « massacre » qui lui fait « honte ». Il reprend vertement ses subordonnés qui s'esclaffent à chaque coup au but. « Autant j'aurais été joyeux et fier si le combat s'était livré à armes à peu près égales, autant j'étais étreint par la pitié en voyant cette situation », écrit-il à son épouse⁴¹.

³⁵ François HARTOG, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2003, p. 84-87.

³⁶ C. BALLANDE, *Extraits de ses lettres...*, *op. cit.*, lettre du 10 octobre 1914 p. 14.

³⁷ Tout au long de leur formation, les officiers de marine sont invités à inscrire leurs pas dans ceux de la figure mythifiée du chevalier, héros aristocratique dont ils seraient les héritiers et les continuateurs, par-delà l'irruption de la guerre industrielle sur mer. La conduite sur le champ de bataille se veut ici motivée par un éthos singulier. Il met en avant le combat à armes égales entre des pairs distingués par leurs vertus communes, des compétences techniques rares maîtrisées de part et d'autre, la marque de l'expérience peu commune du service à la mer et un sens de l'honneur partagé. L'affrontement se doit d'être mené loyalement, dans le respect de l'adversaire et du droit des gens, sans craindre la blessure ou la mort. Jean MARTINANT DE PRÉNEUF, *Mentalités et comportements religieux...*, *op. cit.* Il existe ici des similitudes avec le mythe du « chevalier du ciel » qui se déploie alors, là aussi en décalage avec la réalité de la violence guerrière. Pour autant, la figure des As met par exemple davantage en avant l'individu que ne le fait l'éthos des marins intrinsèquement liée à la dimension collective de l'équipage. George L. MOSSE, « The Knights of the Sky and the Myth of the War Experience », in Robert A. HINDE et Helen WATSON (éd.), *War: A Cruel Necessity? The Bases of Institutionalized Violence*, New York, Tauris, 1994, p. 132-142.

³⁸ Archives privées de la famille Vennin, lettre de Louis à Geneviève Vennin, 4 août 1914. Ce document est reproduit dans Louis VENNIN, *Lettres d'un officier de marine à son épouse (1912-1919)*, Paris, Christian, 2008, p. 49.

³⁹ Communiqué du 16 août 1914, cité dans *Nos marins et la guerre. Communiqués officiels de la Marine du 4 août 1914 au 27 mars 1915*, Paris-Nancy, Berger Levrault, 1915, p. 5.

⁴⁰ Jules DOCTEUR, *Carnet de bord 1914-1919*, Paris, La Nouvelle Société d'Édition, 1932, mention du 15 août 1914, p. 26.

⁴¹ Archives privées de la famille Vennin, lettre de Louis à Geneviève Vennin, 16 août 1914. Ce document est reproduit dans L. VENNIN, *Lettres d'un officier de marine...*, *op. cit.*, p. 62-63.

Les marins rapportent donc de nombreuses atteintes à l'estime de soi provoquées par un conflit surprenant qui ne permet pas de se conformer à leur horizon d'attente. La blessure narcissique est particulièrement douloureuse, car cette expérience combattante est comparée de manière systématique à celle des proches et des pairs d'hier, d'aujourd'hui et de demain, qu'ils soient soldats à terre ou marins britanniques. La souffrance est aussi avivée par le fait que les officiers anticipent, scrutent et intègrent la moindre critique contre la Marine nationale. La honte n'est en fait explicitement mentionnée qu'au miroir de l'altérité. La manœuvre ratée qui provoque l'échouement du cuirassé *Danton* à l'entrée du port de La Valette le 12 août est ainsi d'autant plus amèrement éprouvée que cet accident, attribué à un manque de professionnalisme, se déroule au vu et au su de toutes les unités de la *Royal Navy* présentes dans la grande base britannique de Méditerranée. Le commandant Docteur déplore l'opprobre subi à cette occasion par l'Armée navale : « [...] Nous sommes humiliés par cet incident. Son commandant [du cuirassé *Danton*] est parmi ceux qui ne sont pas désignés pour faire la guerre »⁴². Ce schéma se retrouve, fin décembre 1914, quand la Marine nationale n'a d'autre choix que de faire réparer son navire-amiral, le cuirassé *Jean Bart*, après son torpillage à l'arsenal de Malte, faute de disposer à Toulon d'une forme de radoub adaptée aux dimensions du bâtiment.

La comparaison avec le sort des militaires engagés sur le front terrestre est celle qui est le plus durement ressentie. Les officiers craignent de passer pour des « embusqués » malgré eux, que ce soit aux yeux de leurs proches ou du reste de la population⁴³. Alors que l'offensive allemande bat son plein, Castex écrit le 11 août depuis Malte qu'« on a l'impression d'être encore en temps de paix, pendant que les camarades se battent à la frontière. Cette idée est intolérable ». Le 26 septembre, il déplore « cette inaction maritime qui fait un sanglant contraste avec ce qui se passe ailleurs. Pas mal d'officiers qui adoraient leur métier (j'en suis) commencent à le prendre en grippe à cause de cette inaction, en songeant aux amis et aux parents qui se battent, et au triste retour sans une égratignure »⁴⁴.

Dépasser la honte par une redéfinition de l'*ethos* combattant

Confrontés à une expérience opérationnelle décevante, les officiers font donc part de leur malaise et de leur souffrance, ne mentionnant la honte de manière explicite que lorsqu'ils se comparent ou évoquent le regard d'autrui. Mais si l'expression des tourments est unanime, l'analyse de leurs écrits montre toute une palette de stratégies individuelles et collectives pour tenter de contrôler le trauma et parvenir à le dépasser. Cela passe par des attitudes visant à demeurer en phase avec le système de valeurs traditionnel, mais, aussi, par la volonté de valoriser la nouvelle expérience combattante *via* une recomposition de l'éthos guerrier, sachant que ces deux postures ne sont pas exclusives l'une de l'autre, y compris chez un même individu.

La première réaction est majoritaire et spontanée, en particulier chez les officiers les plus jeunes. Elle se traduit tout d'abord par le rejet de la responsabilité de ce qui est considéré comme une faute sur un commandement jugé manquant à ses devoirs, que ce soit par incompetence ou pusillanimité, voire par lâcheté. « On a peur. Frousse des risques de guerre. Frousse des sous-marins (3 sous-marins autrichiens), frousse des mines, frousse des abordages, frousse de la fatigue du personnel et du matériel », note Castex à la fin du mois d'août⁴⁵. Le commandant en chef de l'Armée navale, le vice-amiral Augustin Boué de Lapeyrère concentre les critiques des carrés, de la presse et des politiques⁴⁶. Les officiers supérieurs et généraux

⁴² J. DOCTEUR, *Carnet de bord...*, *op. cit.*, mention du 12 août 1914, p. 23.

⁴³ Le capitaine de vaisseau Etienne Burlet, qui rédige ses souvenirs en 1919 sous le pseudonyme d'Etienne le Brut intitule l'un de ses chapitres « Réflexions d'un embusqué malgré lui » (SHD-MV, papiers Burlet, 89 GG² 1, *Croquis et souvenirs rapportés de la guerre par un marin*).

⁴⁴ SHD-MV, papiers Castex, 125 GG² 1, *Journal de bord*, art. cit., mentions des 11 août et 26 septembre 1914.

⁴⁵ *Ibidem.*, mention du 23 août 1914.

⁴⁶ À cet égard, voir le brûlot de l'ancien chef d'état-major de la Marine, devenu député de la Seine en 1905 : Amédée BIENAIMÉE, *La guerre navale 1914-1915. Fautes et responsabilités*, Paris, Tallandier, 1920. L'ouvrage

apparaissent cependant moins univoques et même divisés à l'égard de leur chef. Le plus connu des contempteurs de Lapeyrère est le contre-amiral Lucien Lacaze. Le commandant de la 2^e division de la 1^{re} escadre de l'Armée navale, qui a posé sa marque sur le cuirassé *Voltaire*, multiplie les reproches acerbes contre son supérieur, y compris parfois en public. En dépit des nombreux relais qu'il a conservés dans les cercles du pouvoir pour avoir été l'influent chef de cabinet de Théophile Delcassé lors de son passage rue Royale, Boué de Lapeyrère parvient à obtenir son rappel début 1915⁴⁷. D'autres officiers arguent en revanche que le premier des devoirs du chef militaire est d'assurer la préservation du potentiel en vue du succès final et donc de n'engager le combat qu'à la lumière du rapport pertes/gains espérés. Le capitaine de frégate Docteur déplore explicitement, dès le 6 septembre, le manque de largeur de vue des « plus jeunes [qui] ne veulent pas comprendre que notre blocus suspend le ravitaillement ennemi ». Il prend à plusieurs reprises la défense du commandant en chef pressé d'agir de toutes parts :

L'opinion publique, les sous-ordres sans responsabilité, les officiers attendent quelque chose, une action sous une forme quelconque. S'agiter n'est pas agir et peut-être que, dans certains cas, le mieux est de ne rien faire et d'attendre. Il faut savoir courir des risques, mais pour un but à atteindre, or, personne n'en voit un bien défini !

Boué de Lapeyrère n'est pas insensible aux critiques. Selon Docteur qui le rencontre fin septembre : « Il ne me cache pas la peine que lui cause l'incompréhension des uns et des autres sur cette forme de guerre. Ici, on se plaint qu'on ne fait rien, cela vaut mieux que de faire des bêtises »⁴⁸. Dans sa correspondance avec le ministre de la Marine, Victor Augagneur, le commandant en chef justifie sa ligne de conduite par des considérations opérationnelles et proteste de ses ambitions offensives face aux critiques à peine voilées de l'homme politique⁴⁹.

Un autre signe de la persistance de l'attachement à l'éthique traditionnelle est la volonté proclamée de partager l'expérience des poilus, jusqu'à envisager de demander à être reversé dans l'armée de Terre. Tandis que Jean de Corbière écrit à sa mère mi-septembre qu'il « regrette presque de n'avoir pas été à St Cyr ! »⁵⁰, Pierre Dupouey témoigne de l'état d'esprit qui règne chez une partie des officiers subalternes de l'Armée navale dès la fin du mois d'août :

Mais, alors, si la situation s'éternise, comme elle menace de le faire, notre rôle risque d'être des moins glorieux – et la perspective de demeurer embusqués à La Valette pendant que nos frères d'armes se battent dans l'Est est assez peu engageante. Les midships, dont notre carré ne compte pas moins de 70 en ce moment, sont au bord de l'indignation et parlent d'aller s'engager chez les fantabosses pour connaître la joie de donner des coups...⁵¹

Si cette ambition semble particulièrement prégnante parmi les jeunes officiers subalternes, on la retrouve autant chez Ballande que Thierry d'Argenlieu⁵², elle transcende

reprend les critiques faites devant la Commission de la Marine de la Chambre pendant le conflit (voir les comptes-rendus conservés aux SHD-MV, SS Ca 9 et aux Archives nationales, C 7532).

⁴⁷ SHD-MV, CC⁷ 4^e moderne 1200/3, lettre secrète n° 119/S, du VA Boué de Lapeyrère au ministre de la Marine, 28 février 1915. Voir également Bertrand LARRERA DE MOREL, *L'amiral Lacaze. Ministre de la Marine de la Grande Guerre, 1915-1917*, Paris, Christian, 2004.

⁴⁸ J. DOCTEUR, *Carnet de bord...*, *op. cit.*, mentions des 6, 13 et 29 septembre, respectivement p. 33, 35 et 39.

⁴⁹ SHD-MV, SS A 78, rapports n° 1282 et 1283 du VA Boué de Lapeyrère au ministre de la Marine, 17 août 1914 ; SHD-MV, SS Ed 83, rapport n° 1295 du VA Boué de Lapeyrère au ministre de la Marine, 3 septembre 1914.

⁵⁰ SHD-MV, papiers Corbière, 202 GG² 1, reproduction d'une lettre de Jean de Corbière à sa mère, s.d. [entre le 15 et le 18 septembre 1914] dans Jean de Corbière, *Souvenirs maritimes 1911-1940. Journal de bord d'un officier de marine et Lettres à sa famille*, document dactylographié, sl, 1994.

⁵¹ P. DUPOUEY, *Lettres...*, *op. cit.*, lettre du 24 août 1914, p. 59.

⁵² Archives privées de la famille Thierry d'Argenlieu, *Souvenirs 1898-1913*, carnet manuscrit ; C. BALLANDE, *Extraits de ses lettres...*, *op. cit.*, lettre du 27 octobre 1914, p. 15.

néanmoins les générations et la hiérarchie. Ainsi, à près de 60 ans, le préfet maritime de Bizerte, le vice-amiral Dartige du Fournet, écrit au ministre pour lui indiquer qu'il est volontaire pour « aller au feu » en prenant la tête d'une unité de marins engagés à terre⁵³.

La survalorisation des rares combats au canon entre forces navales ou des tirs contre la terre témoigne aussi de la volonté de dépasser la honte née de la passivité et de l'absence d'exposition au feu qui caractérise le quotidien opérationnel de l'écrasante majorité des marins. La mise en avant systématique et en partie fantasmée des opérations de la Brigade des fusiliers marins traduit également la fascination persistante pour la confrontation directe au feu ennemi. Alors que les officiers embarqués ne cessent de se plaindre du manque d'informations sur la réalité des combats en métropole, l'action des « demoiselles aux pompons rouges » de l'amiral Ronarc'h est largement médiatisée. Elle représente par exemple la moitié des entrées consacrées à la guerre navale par *L'Illustration* entre octobre et décembre 1914, alors même que ces hommes ne constituent qu'une part minime des effectifs de la Marine et de son activité opérationnelle. Dans les écrits des marins comme dans la presse, la défense acharnée de Dixmude en octobre et novembre 1914 prend l'allure d'une épopée. Le rôle joué par les troupes de l'armée de Terre, les soldats belges et britanniques, pourtant majoritaires autour de la bourgade des Flandres, est minoré ou invisibilisé. L'action des fusiliers marins est présentée comme cruciale pour empêcher le débordement du front allié à la fin de la course à la mer et permettre ainsi le rétablissement de l'armée belge sur l'Yser. L'ampleur des pertes et les actes de bravoure sont rapportés dans le moindre détail, en insistant sur le fait que ce tour de force est rendu possible par les qualités spécifiques prêtées aux marins – esprit d'équipage, rusticité, ténacité, frugalité, courage... –, fruits de leur longue expérience du service à la mer⁵⁴. Tandis que l'enseigne de vaisseau Pierre Gouton recense scrupuleusement les récompenses décernées aux fusiliers marins, Charles Ballande s'enthousiasme pour ces hommes qui, d'après lui, ont « écrit à Dixmude une des pages les plus héroïques et les plus sublimes de cette guerre ! »⁵⁵. Pour les officiers embarqués loin du front terrestre, il y a là une compensation symbolique inconsciente : Dixmude permet d'effacer la honte en démontrant à la face du monde que les marins sont dignes des poilus, voire peut-être qu'ils sont les meilleurs d'entre eux. Sur ce point, les écrits intimes des officiers déployés en mer ne diffèrent pas des récits plus ou moins fantasmés et essentialisants d'un Charles Le Goffic⁵⁶. Ils tranchent en revanche avec certains des témoignages de ceux présents sur l'Yser, où la dimension héroïsante des combats est moins prégnante et la narration plus balancée⁵⁷.

On comprend dès lors pourquoi de nombreux cadres demandent à être versés aux formations de marins à terre. Dès septembre, un appel est lancé aux canonnières affectés dans les états-majors pour armer les forts de Paris. Dans la seconde quinzaine d'octobre, ce sont des lieutenants de vaisseau brevetés fusiliers qui sont invités à rejoindre la brigade Ronarc'h. Une vingtaine d'officiers de l'Armée navale se porte volontaire, mais seuls six sont désignés, au grand dam de Charles Ballande qui avait posé sa candidature⁵⁸. Des nuances doivent être

⁵³ SHD-MV, 5 Mi 109 (4), lettre du VA Dartige du Fournet au ministre de la Marine, 5 octobre 1914.

⁵⁴ Jean de PRÉNEUF, « La Brigade des fusiliers marins à Dixmude. La mémoire bretonne au prisme d'identités collectives minoritaires », communication lors du colloque *La Grande Guerre des Bretons. Vécu(s), Expérience(s), Mémoires(s) (1914-2014)*, organisé par Mickaël BOURLET, Yann LAGADEC et Erwan LE GALL à Saint Cyr-Coëtquidan les 14 et 15 mai 2014.

⁵⁵ SHD-MV, papiers Gouton, 287 GG² 1, *Journal de l'EV Pierre Gouton...*, art. cit. ; C. BALLANDE, *Extraits de ses lettres...*, *op. cit.*, lettre du 13 mars 1915, p. 23.

⁵⁶ Sur le rapport complexe et ambivalent de Charles Le Goffic à la mise en récit de l'action de la Brigade des fusiliers marins, Jean-André LE GALL, *Charles Le Goffic (1863-1932) ou la difficulté d'être breton*, Cressé, Éditions des régionalismes, 2013.

⁵⁷ Jean-Christophe FICHOU, « Les pompons rouges à Dixmude : l'envers d'une légende », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 2010/4, n° 240 ; Yann LAGADEC, *Un fusilier marin breton à Dixmude : le carnet de Lucien Richomme (août 1914-février 1915)*, Pabu, A l'ombre des mots, 2018.

⁵⁸ C. BALLANDE, *Extraits de ses lettres...*, *op. cit.*, lettre du 27 octobre 1914, p. 15.

apportées aux écrits des officiers subalternes quant à l'enthousiasme unanime que rencontreraient ces appels à servir à terre. Quand, au début de l'année 1915, l'état-major général prévoit de soustraire une partie des effectifs d'officiers des bâtiments déployés en Méditerranée, des amiraux, à commencer par Boué de Lapeyrère, expriment ouvertement leur crainte de voir ces prélèvements obérer dangereusement les capacités opérationnelles de l'Armée navale, qui doit conserver la priorité, même si cela suscite l'incompréhension de certains marins, des élus et de la population⁵⁹.

Ce qui est dit de l'action des fusiliers marins dans les écrits des officiers embarqués montre de nouveau comment la guerre ressentie diffère sensiblement de sa réalité. Autrement dit, le fantasme permet de dépasser le trauma de la honte. L'expérience du combat à terre reste en effet très minoritaire dans la Marine et sans commune mesure avec la place qu'elle occupe dans les représentations. Ainsi, au 1^{er} janvier 1915, seuls 16 500 marins participent aux combats à terre dans des formations mises à la disposition du ministère de la Guerre, que ce soit au sein de la Brigade des fusiliers marins, des canoniers-marins, des auto-canonnières ou des auto-projecteurs⁶⁰. Cela équivaut à moins de 15 % des effectifs de la Marine nationale, soit environ un marin sur sept. Ce total ne comprend certes pas les mobilisés déjà reversés au cours de l'été 1914, mais la survalorisation de l'action de ces hommes trahit en creux le besoin viscéral des marins de dépasser l'humiliation qu'ils ressentent après un début de guerre frustrant.

Une autre façon de procéder, bien qu'encore minoritaire, consiste, sans se départir de l'horizon d'attente de la bataille décisive et de l'offensive, à réagencer le code de l'honneur propre aux officiers en valorisant de nouvelles pratiques guerrières. La posture d'attente de la guerre d'usure qui s'impose très vite sur mer en devient rapidement un élément constitutif. Les longues veilles exigées par la tenue d'un blocus à distance destiné à contrer la stratégie de *fleet in being* austro-hongroise ou, par la suite, les tâches défensives que sont les patrouilles et les escortes pour parer à la menace sous-marine sont autant de passages obligés de la redéfinition en cours de l'ethos combattant dans l'écriture de soi. En témoigne peu après le premier ordre du jour du vice-amiral Dartige du Fournet qui succède, en octobre 1915, à Boué de Lapeyrère à la tête de l'Armée navale : « Attachons-nous passionnément à notre tâche quelle qu'elle soit. Il n'en est pas de petite quand il s'agit de travailler pour la patrie, d'assurer le triomphe de ses armes »⁶¹. Le labeur avilissant qui consiste à « briquer la mer », selon l'expression consacrée par l'argot naval, l'abnégation silencieuse et l'accomplissement de missions obscures sont les nouveaux viatiques face à la honte ressentie à l'égard du tournant pris par la guerre navale. Au-delà d'arguments d'ordre technique destinés à démontrer la valeur opérationnelle et l'importance stratégique de ces procédés, cette rhétorique s'inscrit dans la veine d'un Vigny sur les grandeurs et les servitudes imposées par l'état militaire. L'examen des correspondances et journaux écrits dans la seconde moitié de l'année 1914 tend à montrer que la recomposition de l'honneur marin ne relève pas exclusivement d'un discours de remobilisation de la hiérarchie ou d'une reconstruction *a posteriori* de la part des marins ou de l'institution qui se développe à compter de la fin de l'année 1915 et qui culmine à partir de la sortie de guerre dans les prises de paroles officielles et la « littérature navale »⁶². Les acteurs sur le terrain s'en emparent avant même que les conséquences de la guerre sous-marine sur l'organisation de la Marine ne se fassent pleinement sentir. Dès le 7 octobre 1914, Castex note dans son carnet :

Il nous faut rester ici coûte que coûte, pendant 15 ans si c'est nécessaire. L'ennemi croyait que nous ne pouvions pas y tenir. Le voilà bien attrapé. Nous nous sommes

⁵⁹ SHD-MV, SS A 78, rapport n° 1402 du VA Boué de Lapeyrère au ministre de la Marine, 22 janvier 1915.

⁶⁰ SHD-MV, SS Ed 25, message de l'état-major général à l'attaché naval à Londres, 23 janvier 1915.

⁶¹ SHD-MV, 5 Mi 109 (4), ordre du jour du VA Dartige du Fournet, octobre 1915.

⁶² Voir notamment le célèbre discours de Georges LEYGUES, *La Marine française pendant la guerre. Discours prononcé à la Chambre des députés le 23 juin 1920*, Paris, Imprimerie des Journaux officiels, 1920. Pour la littérature, se référer à J-B. BRUNEAU, *La Marine française dans la Grande Guerre...* », art. cit.

organisés pour vivre indéfiniment à la mer (ravitaillement, courrier, hôpital). Et nous nous cramponnons ici contre son attente. C'est une lutte de ténacité : il faut y être les plus forts. La marine française aura inscrit une page superbe de son histoire à l'entrée de l'Adriatique⁶³.

Il existe par conséquent un décalage par rapport à la chronologie de la prise en compte opérationnelle et institutionnelle des nouvelles formes de la guerre navale, mises en œuvre à compter de la nomination du contre-amiral Lacaze au ministère de la Marine en octobre 1915 puis systématisée sous la pression du Parlement au mitan de l'année 1917⁶⁴. Les mentalités évoluent donc plus rapidement. On peut y voir autant un processus inconscient de re-narcissisation et de re-virilisation s'imposant à des combattants désorientés qu'un retour d'expérience fondé sur une analyse technique de la situation militaire. Il s'agit d'une autre façon de surmonter l'humiliation et la honte qui, pour autant, restent présentes dans les correspondances, comme le montrent par exemple les écrits relatifs à l'expédition des Dardanelles⁶⁵.

Comme les terriens, les marins apparaissent surpris et déçus par les débuts de la guerre. Revers et déconvenues génèrent frustration et angoisse. Mais, leur expérience combattante est singulière, car ces hommes sont pour la plupart privés de l'épreuve cathartique du feu. Ils opèrent loin de la métropole dans des missions de surveillance à distance de l'ennemi qui sont peu reconnues, voire dénigrées par la presse. Cette situation devient source de honte, dès lors que la plupart d'entre eux sont convaincus qu'elle résulte d'une attitude délibérée du commandement alors même que leur parvient l'écho déformé de leurs camarades de l'armée de Terre qui tombent nombreux dans des combats aussi meurtriers que décisifs. La honte est également nourrie par la comparaison avec un allié britannique jugé plus performant et actif.

Face à ces déboires, passé l'effet de sidération, les marins s'adaptent. Ils recherchent tout d'abord des coupables au sein de la chaîne de commandement. Ils survalorisent tout fait d'armes ou toute conduite en phase avec l'éthique établie à la veille de la guerre. Enfin, ils exaltent les missions inattendues qu'ils doivent accomplir. Ce faisant, ils sont très tôt amenés à recomposer en partie leur système de valeurs pour tenter de redonner une cohérence à une identité professionnelle ébranlée et fragmentée. La mystique du sacrifice et de l'offensive demeure, mais elle se diversifie et évolue en intégrant au panthéon des vertus du « Grand Corps » de nouvelles facettes jadis peu valorisées, telles l'abnégation ou la ténacité.

L'étude des écrits des officiers au second semestre de 1914 révèle que cette inflexion, opérée non sans tiraillements, est entamée dès les premières semaines du conflit. Une partie de qui était ressentie par les marins comme une source de honte est désormais présentée par eux comme un motif de fierté. La représentation sensible d'une expérience combattante distincte de celle qui avait été anticipée précède donc en partie la réorganisation de la Marine nationale qui n'est vraiment recentrée autour de la guerre sous-marine qu'entre la mi-1915 et la mi-1917.

Ce dépassement de l'humiliation par sa sublimation en fierté se généralise après le lancement par l'Allemagne de la guerre sous-marine à outrance. En s'exposant pour mettre en échec un ennemi qui frappe délibérément des cibles civiles et afin de garantir l'approvisionnement de la population et de l'armée, les marins se représentent de nouveau en défenseurs du droit des gens et en artisans de la victoire. Ils sont d'autant plus portés à le faire que cette posture est relayée dès le mitan du conflit par le gouvernement et une littérature navale

⁶³ SHD-MV, papiers Castex, 125 GG² 1, *Journal de bord*, art. cit., mention du 7 octobre 1914.

⁶⁴ Jean DE PRÉNEUF et Thomas VAISSET, « Le Parlement, la Marine et la création de la direction de la guerre sous-marine (1914-1917) », *Revue d'histoire maritime*, n° 20, 2015/1, p. 67-89.

⁶⁵ Christopher MARTIN, Jean de PRÉNEUF et Thomas VAISSET, « Franco-British Naval Cooperation at the Dardanelles, 1914-1916, New Friends, Old Enemies, Eternal Rivals? », *British Journal for Military History*, 2017/3, p. 122-147.

dont Paul Chack est un des hérauts les plus emblématiques, selon un schéma qui se prolonge dans les années 1920. Reste qu'aux yeux de nombreux marins, le compte n'y est pas. Pour eux, leur contribution à la victoire est sous-estimée au profit trop exclusif du Poilu. C'est également vrai à l'international avec la mise en avant de l'action de la *Royal Navy* en Atlantique ou au Jutland qui ferait trop peu de cas de l'apport jugé déterminant de la Marine nationale en Méditerranée. À la honte des débuts du conflit succède donc le ressentiment de la sortie de guerre. La relance d'une politique navale ambitieuse appuyée sur une politique de communication active impulsée par Georges Leygues, le « Colbert de la Troisième République » selon l'expression consacrée, ministre de la Marine pendant 7 ans et 8 mois entre novembre 1917 et son décès en fonction en septembre 1933, permettra de dépasser, en partie seulement, cette nouvelle désillusion.